Document generated on 07/06/2025 2:10 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Empathie

Gil Léveillée

Number 117, Spring 2014

Autorités : douces, protectrices, brutales, opprimantes, aliénantes, terrifiantes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71081ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Léveillée, G. (2014). Empathie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (117), 29–35.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Empathie

Gil Léveillée

Quand je l'ai vu sortir de l'avion nolisé, menottes aux poings, j'ai été bouleversée. Quelque chose en moi s'est ouvert au plus profond de l'âme. Inexplicablement, un fil s'est noué entre nous. Littéralement frappée d'inertie devant mon écran de télévision, j'ai essayé de capter à la vitesse de l'éclair tous les détails qui me permettraient d'entrer en contact avec lui. Je baissai les yeux sur les marches de l'escalier mécanique pour ne pas tomber, comme si j'étais moi aussi coincée entre deux policiers qui m'empoignaient solidement. J'espérais voir ses yeux lorsqu'il s'est engagé sur le tarmac, tout près des caméras de télévision du monde entier. Je me suis dit qu'il entrait dans la partie la plus tragique de son destin. C'est à ce moment-là qu'il a tourné la tête. Son visage paraissait plus jeune que je l'avais imaginé ; je constatai aussi que sa peau avait déjà souffert d'acné, ce qui lui donnait déjà plus d'humanité. Son air calme et détaché, neutralisé sans doute par les médicaments, affichait une indifférence bienheureuse, il souriait presque, soulagé sans doute que sa cavale soit terminée. J'observai avec attention sa façon passive de marcher, ses vêtements ordinaires, ses chaussures de sport, ce qui mettait en mouvement les images que j'avais vues sur Internet et un corps sur une voix que j'avais entendue plusieurs fois. Mon émotion était à son comble. J'aurais voulu devenir moi-même ce criminel, changer de peau pendant quelques minutes pour vraiment savoir comment il se sentait et quelle sorte d'esprit avait pu concevoir un crime aussi odieux. Je souffrais de la souffrance de ce jeune homme en pensant à ses parents, à la famille de celui qu'il avait assassiné, à tous mes patients, aux jeunes de son âge qui vivaient dans un monde plus difficile que jamais et à toutes ces circonstances qui avaient joué contre lui. Je ne voulais pas le quitter. Je l'ai escorté avec tous les policiers jusqu'au panier à salade ; j'ai encore eu espoir de saisir son regard, mais il

baissait toujours la tête. Il est demeuré pour moi irréel, inaccessible. Une fois installé dans la voiture rouge, il a relevé la tête comme si, impassible, il défiait le monde. Et lorsque les portières se refermèrent, je sombrai dans un chagrin sans fond sur le tarmac de l'aéroport, comme s'il me quittait pour toujours. Je restai là, figée, les yeux dans l'eau, inconsolable. Il m'a fallu me ressaisir comme une comédienne le fait pour un rôle tragique à la fin de son spectacle. Ma formation de thérapeute m'y aidait, mais j'étais d'une curiosité déraisonnable. Je voulais tout entendre, tout voir, tout savoir. Les jours qui suivirent, dans mes temps libres, je comparai les différentes vidéos de son arrivée en avion qui circulaient sur le Web. Je tentai d'imaginer les postures que son corps avait prises tout au long du parcours et de réinterpréter les infimes expressions du visage lors de ces précieuses secondes qui avaient précédé sa sortie de l'avion où, sur certaines copies, la contrariété et la presque panique se lisaient. Comme si c'était moi qui m'avançais à la lumière du jour et qui allais devoir vivre dans la vraie vie mon tragique destin. Comme je le faisais chaque fois dans mon travail de thérapeute, je m'imprégnai le plus possible des sensations et du sentiment à vivre. Mes proches ont bien senti qu'il se passait quelque chose en moi et, sans trop me le dire, s'en inquiétaient. Mon mari, surtout. Il savait que j'irais au bout de mon projet et il me faisait assez confiance pour savoir dans quel guêpier j'allais mettre les pieds.

Au début, comme tout le monde, j'appris la nouvelle du crime par les médias. Une photo m'avait interpellée, sur laquelle il porte un chapeau et du rouge à lèvres. Pas du tout la tête d'un criminel. Une gueule d'ange. Comment comprendre qu'un tel adolescent attardé, fragile, presque chétif, puisse avoir commis un meurtre aussi horrible ? Un autre jeune à la dérive comme j'en recevais tant à mon bureau. Si j'avais pu l'aider, je l'aurais peut-être sauvé du pire. Petit à petit, comme si je préparais le dossier d'un de mes patients, je me suis mise à fouiller partout pour trouver des informations à son sujet. J'appris que j'étais loin d'être la seule à

ressentir la fascination qu'exerçait ce meurtrier, sans doute à cause des aspects nouveaux que ce crime mettait au jour, liés à l'importance des médias sociaux chez les jeunes. Je passai des heures et presque des jours à explorer un monde parallèle que je connaissais vaguement et dont je sous-estimais la complexité. Des sites de fans et de soutien abondaient, et de nouveaux semblaient avoir été récemment ouverts, qui contenaient des commentaires d'internautes montrant l'attrait hypnotique et parfois même l'affection pour ne pas dire l'amour inconditionnel que portaient au meurtrier certains, surtout des femmes. J'avoue que je fus parfois touchée par la générosité de ces internautes qui ne jugeaient pas l'infortuné et qui semblaient vouloir lui offrir ce dont il avait le plus besoin, sans pour autant cautionner son geste fatal. Je ne savais trop comment interpréter cette espèce de banalisation de l'émotion devant la diffusion d'un meurtre, comme si ces internautes en avaient pris l'habitude, certains ne se cachant pas de consulter régulièrement des sites *gore*. Moi non plus, je n'étais pas complètement à l'abri de l'irréalité créée par ces nouvelles technologies et je devais être prudente. Je savais comme tout le monde qu'il avait filmé son dépeçage sordide et avait mis la vidéo en ligne. Je souhaitais la visionner, pour bien me convaincre que cet adolescent attardé était un assassin sadique, mais, heureusement peut-être, je ne pus la retracer. Par des questions détournées à mon entourage, j'ai voulu connaître le déroulement des actions atroces qui avaient été commises. Ce que j'appris ne parvint pas à me dégoûter de lui. Ni les jugements moraux que j'entendais autour de moi, ni les commentaires qui déploraient que les médias jouent le jeu narcissique de l'accusé, ni ceux qui souhaitaient remettre en vigueur la peine de mort, ni les insultes homophobes. Ces commentaires me laissèrent d'autant plus perplexe que, dans une société qui avait répudié la religion, la morale semblait effectuer un retour en force. J'en mesurai toute l'étendue par la couverture médiatique de cette affaire et, parfois même, dans les chroniques de journalistes chevronnés. Plus je lisais sur l'affaire, plus le phénomène de

sa réception morale me captivait. Jour après jour, je continuai à chercher tout ce qui était disponible dans Internet sur le sujet, les photos, les entrevues que le meurtrier avait accordées, tous les sites encore accessibles, créant ainsi une fausse intimité dont j'étais consciente. J'avoue que je fus d'abord surprise et séduite par sa voix très mâle et chaude, séductrice même, mais je le fus un peu moins par les propos très superficiels et narcissiques, parfois décousus, franchement scabreux dans la vidéo portant sur son travail d'escorte. Je visionnai aussi des extraits des deux vidéos sur des chats torturés dont l'horreur se lisait dans leurs yeux. J'accordai plus d'attention à trois autres vidéos diffusées lors de sa cavale en Europe, mais qui, en réalité, avaient été tournées cinq ans avant le meurtre. Dans une de celles-ci où il venait d'allumer une cigarette et saluait ses fans, les cheveux teints en blond, le visage très maquillé, quelques secondes du début de la vidéo avaient été conservées et montraient le jeune homme qui refusait de se faire filmer mais qui finissait par céder et qui prenait la pose du délinquant frondeur et sûr de lui, à la voix et aux attitudes très mâles malgré le maquillage, et qui admettait à la fin ne plus savoir quoi dire pour terminer. Comme une maniaque, je visionnai inlassablement cette vidéo, ramenant le curseur sur l'arrêt des images que j'étudiai une par une, comme si, pour la première fois, j'avais eu accès à une autre dimension du personnage, le vrai jeune homme. J'y vis un être qui ne semblait pas souffrir particulièrement : on sentait parfois son agressivité et percevait aussi la séduction dont il savait faire preuve en jouant avec ses yeux et les poses qu'il prenait devant la caméra. J'admirais la rapidité avec laquelle il pouvait passer d'un personnage à l'autre. Sur toutes les photographies que j'avais pu examiner, quelques-unes prises sur le vif et non retouchées montraient aussi les deux aspects, le jeune délinquant, sans doute plus inquiétant qu'il n'en avait l'air, les yeux parfois très durs et sans état d'âme, mais aussi l'être fragile et démuni. Sur l'une de celles-ci, il s'abandonnait aux gestes affectueux d'un homme qui aurait pu être son père, exposant par le regard qu'il lui portait toute

la vulnérabilité d'un adolescent en mal de protection. Mais il existait un troisième personnage, tout aussi fascinant, le personnage artistique qu'il avait créé de toutes pièces, à travers plusieurs identités dont la russe qui était celle de sa mère. Photogénique à souhait, il avait maîtrisé le savoir-faire qu'il fallait pour devenir, à sa façon, un artiste du Web, un modèle comme il le disait. Il ne manquait plus qu'une ultime transgression pour porter à la connaissance du monde entier ce qu'il avait essayé d'être. Je savais qu'il était presque impossible de démêler le vrai du faux dans cette mise en scène. J'ai cru cependant comprendre dans quelques récits autobiographiques que, malgré tout, l'ensemble semblait cohérent et racontait les débuts très difficiles de la vie d'un être en mal de modèle masculin, de protection et d'amour et qui, à l'adolescence, avait mal tourné. J'y reconnaissais les circonstances habituelles qui conduisent tout droit à la délinquance. J'appris aussi qu'il détenait un casier judiciaire qui montrait une profonde déviance à travers des vols d'identité, des manipulations, des cartes de crédit impayées et une lettre qui m'intéressa davantage, celle d'un psychiatre, dont le contenu médical resta confidentiel jusqu'à son enquête préliminaire où le diagnostic de schizophrénie paranoïde tomba. Je dois dire que cette nouvelle m'éclaira grandement sur la nature du cas et redoubla ma compassion puisque le jeune homme avait dû lutter contre la maladie. Entre-temps, un journaliste français allait lancer un livre sur le tueur. Il voyait l'affaire comme un phénomène social et criminel de la génération Facebook, phénomène complexe qu'il valait la peine d'analyser et non de rejeter du revers de la main. Il avait d'ailleurs donné à son livre le sous-titre *Histoire d'un Web killer.* Cet ouvrage eut le don de remettre les pendules à l'heure de la raison. Je compris mieux le rejet presque immédiat de ce crime par les journalistes locaux, d'autant plus qu'ils semblaient encore réagir à un procès antérieur où un homme ayant tué ses deux enfants avait été reconnu non coupable pour troubles mentaux. Un jour, je vis des images fixes extraites de la vidéo et j'essayai d'imaginer le sadique en action en train de trancher la gorge

de sa victime et ensuite de sectionner chacun des membres de son corps. J'essayai de rester froide et de laisser venir toutes les questions qui restaient toujours sans réponse. Le scénario de l'ensemble du dossier prenait forme sous mes yeux, même si j'ignorais les motifs ultimes qui avaient fait basculer la séance de sadomasochisme à laquelle avaient dû se livrer les deux hommes. Quelques semaines plus tard débuta l'enquête préliminaire sur cette affaire. J'eus bien sûr l'envie de me présenter au Palais de justice ce matin-là et j'allai jusqu'à téléphoner pour savoir si j'avais des chances de pouvoir entrer dans la petite salle d'audience. Au lieu d'y aller, l'idée d'écrire un mot au prisonnier me passa par la tête, comme une obligation morale à laquelle je devais me soumettre sans tarder. J'avais lu sur un site qu'il était possible de lui écrire et que, déjà, il recevait un courrier important, en particulier de femmes. Et c'est alors que je pensai à la question de celles qui tombaient amoureuses de meurtriers, qui souffraient d'hybristophilie, selon le terme médical. Je relus ce que je connaissais déjà sur le sujet. Je savais que c'étaient les meurtriers les plus sadiques qui recevaient le plus grand nombre de lettres de femmes amoureuses et que cette correspondance aboutissait souvent à des visites au pénitencier et à des mariages. Une sommaire analyse des motivations qui les poussaient vers ces criminels tournait autour de femmes qui avaient été victimes de violences sexuelles, de celles qui n'étaient pas satisfaites de leur vie et qui cherchaient à y mettre du piquant ou à entrer dans une relation qu'elle pourrait contrôler ou encore de celles qui avaient la conviction qu'elles allaient sauver le bagnard à force d'attention, de compréhension et d'amour. Je me sentis quelque peu interpellée par cette dernière catégorie. Ne fallait-il pas croire en ce don de l'attention que l'on pouvait offrir à quelqu'un, à cette empathie qui permet de saisir de l'intérieur les plus obscurs motifs, ne fallait-il pas croire à cette vertu de l'amour, malgré l'horreur, malgré l'irréparable, pour redonner un visage humain à celui qui l'avait perdu ? Ne fallait-il pas jeter une bouteille à la mer, laisser entendre

à ce sinistre meurtrier que l'amour pour lui existait quelque peu encore ? Ne le fallait-il pas ? C'est dans cet état d'esprit que je lui écrivis cette courte lettre :

« Si j'écris ces mots, c'est peut-être parce que vous êtes si jeune et que j'éprouve pour vous la compassion d'une mère ou d'un père pour son fils en grand danger. Je sens intimement que je dois vous offrir un peu de réconfort, un peu de compréhension, un peu d'amour même, un peu d'amour inconditionnel. Si je vous écris, c'est non seulement pour établir un contact réel avec vous, mais aussi pour vous faire sentir que quelqu'un se soucie de vous, sans vous juger, et c'est ce que vous demandiez dans un de vos textes. Vous traversez des moments très difficiles dans la solitude extrême de votre cellule. D'une certaine façon, je suis rassurée que vous receviez les meilleurs soins et que vous preniez vos médicaments tous les jours. À la vue d'une certaine vidéo, lors de votre enquête préliminaire, vous avez craqué et c'est bien le fait d'une personne qui n'a pas complètement perdu le sens commun. Vous êtes toujours un être humain malgré tout, vous avez besoin d'aide et, sans le savoir, vous êtes allé la chercher dans les derniers retranchements du fantasme, sans doute pour pallier les manques qui n'avaient jamais été comblés dans votre jeune vie. Vous en êtes là à chercher un sens à vos actions, à l'acte ultime que vous avez commis. Vous le trouverez. Je pense à vous très souvent et j'essaie de comprendre votre geste. J'attends la date de votre procès et sachez que je le suivrai avec beaucoup d'attention. Je vous envoie ces mots qui peut-être seront pour vous une consolation ou vous laisseront complètement froid sur le moment. Mais ces mots contiennent un peu d'amour, comme si je posais une main sur la vôtre, un simple geste pour un jeune homme qui a tant besoin de réconfort, qui a tant besoin d'être aimé pour ce qu'il est. Je suis avec vous. »